

## I

Je marchais la main dans celle de mon grand-père. Parce qu'il était mince et très grand, je me sentais bien dans mon enfance, c'est-à-dire dans ma petitesse, moi dont la taille toujours grandissante faisait déjà l'objet de cris d'admiration que je recevais avec un étonnement gêné, comme s'il y eut là un mérite caché qui ne m'avait demandé aucun effort, mais que les exclamations enthousiastes des dames de connaissance rencontrées dans la rue laissaient soupçonner.

Nous avançons, mon grand-père tenant aussi ma jumelle de l'autre main, et je jouissais de cet équilibre parfois menacé par les mouvements intempestifs de l'une ou de l'autre, mais dont il était le solide balancier. Ma sœur était bien plus menue et fragile que moi et j'avais parfois, en la regardant, comme un vague remords d'avoir « tout pris » en ces temps bizarres et sans mémoire de notre jeune passé, car c'était ce que me disaient souvent les amies de ma grand-mère en me prenant le menton d'un air mutin. Alors, un malaise vague me saisissait et me serrait la gorge quand je croisais le pauvre regard de chien battu qui était le regard ordinaire de ma sœur.

Comme nous habitions à la limite de Rouen, le but de nos promenades était presque toujours le Jardin des Plantes. On y accédait par une grille monumentale et, de loin, à travers elle, j'aimais apercevoir l'enfilade des parterres autour de l'allée centrale, l'ordonnance des grands bassins, le relief de

la roseraie, et tout au fond, les énormes constructions de verre de la serre et de l'orangerie. Ma sœur et moi connaissions les moindres recoins de cet immense jardin sans pour autant nous sentir à l'aise partout. Ainsi, l'orangerie avec ses vitres presque opaques à force de condensation et son atmosphère suffocante, avec ses plantes étranges, voraces, ou démesurées, qui n'en finissaient pas de monter vers un plafond vertigineux m'inspirait une réelle répulsion, car j'y devinais les lents soubresauts d'une monstrueuse germination.

Heureusement, nos promenades les plus fréquentes nous menaient bien vite au bac à sable, et c'était la séparation obligée d'avec les adultes et la certitude, la petite enceinte de bois franchie, de descendre de plain-pied dans une matière malléable et souillée selon les hasards des passages d'enfants qui en prenaient possession. C'était déjà un choix grave que de trouver la meilleure consistance, le plus bel ocre, avec le plus exact degré d'humidité pour que le sable docile aux formes se façonne en seaux renversés aux fonds impeccables et sans éboulements ultérieurs, ou s'épaississe en grasses madeleines dont, proustienne ignorée, j'admirais déjà les sensuelles rondeurs. Une effervescence grandissante agitait le carré entier, la place manquait vite, les marchandages allaient bon train ; trop timides pour nous en mêler, ou retenues par notre autosuffisance, nous observions en silence, réceptives avec avidité à de nouvelles découvertes.

Ainsi, je revois comme un choc l'apparition par un beau jour d'été de la robe impeccable en piqué blanc d'une petite fille surveillée par sa nurse et qui parlait haut dans le soleil avec un accent d'autorité qui me sidéra. La terre entière devait lui appartenir alors que s'ouvrait devant mon ignorance le trou béant du monde... Elle descendait, très digne, dans notre arène, et son air supérieur lui ouvrait le cercle d'enfants disposés à partager ses jeux. L'envie servile de participer me saisissait, mais une bouffée de jalousie féroce

me paralysa aussitôt. Et il y eut aussi ce petit garçon rigide qu'on installait auprès de nous et dont on inclinait le fauteuil roulant pour qu'il puisse au moins effleurer le sable de ses doigts. Ces nouveautés nous stupéfiaient. Le sable perdait tout à coup de son intérêt. Avec des gestes mécaniques nous reprenions nos remplissages ranimés un moment par la nouvelle concurrence, mais le cœur n'y était plus, le rythme s'essouffait, et les pâtes dodus perdaient leur consistance appétissante, les seaux renversés à la hâte s'effondraient, et les madeleines mêmes n'offraient plus leurs stries régulières et bombées. Il était temps de retrouver la main rassurante de Grand-Père et de rentrer dans le temps des grands.

Alors, inévitablement, nos pas nous ramenaient vers le grand bassin. Il était toujours fréquenté. Des enfants radieux venaient y essayer leurs petits bateaux flambant neufs. Les jours de grand soleil intensifiaient l'éclat des voiles et je croyais saisir la perfection dans le blanc intense des toiles amidonnées, ponctuées par la rondeur impeccable des petits œillets dorés qui laissaient passer drisses et filins dans l'arrondi des lourdes coques vernissées. Sur le périmètre du bassin, ma sœur et moi échappions vite à Grand-Père, sollicitées par tant d'appels. De nouveaux enfants arrivaient sans cesse, les bras chargés de leur bateau souvent plus grand qu'eux, et leur regard triomphait un instant de notre indigence. La plupart des adultes qui les accompagnaient jusque-là étaient des pères plus impatientes encore que leur rejeton et qui se prodiguaient en conseils techniques. Mais, sourds à ces injonctions assommantes, les enfants couchés à plat ventre, l'estomac écrasé sur le rebord arrondi du bassin, donnaient la dernière poussée à leur bâtiment. Lorsqu'il s'agissait d'un petit bateau à moteur, dernier cri du modernisme, il semblait s'enfuir soudain à la hâte, comme lassé d'avoir trop longtemps fonctionné à vide, et sa force conquérante agitait de remous sombres la surface de l'eau.

Mais le plus beau c'était le départ des voiliers qui échappaient vite aux mains tendres tendues vers eux et trouvaient peu à peu leur équilibre au creux d'un sillage paisible. J'en suivais avec ferveur les évolutions, et quand ils s'inclinaient dangereusement sous un souffle de vent inespéré, j'attendais avec une terreur délicate de les voir chavirer dans une chute sans naufrage. Palpitation des voiles, palpitations du cœur, lieu secret où la poésie est émoi et éternité, je scellais avec les choses un lien durable qui m'ouvrait les plus beaux matins du monde.

Pourtant, ultime étape avant le retour, il y avait les haltes obligatoires devant les parterres fleuris que Grand-Père, ce terrien, ne manquait pas de faire avec la gravité gourmande du connaisseur. Il nous faisait observer la délicatesse végétale d'une bordure bicolore, les jeux d'enchevêtrements qui donnaient à des fleurs communes des richesses de brocards, et nous communiions de plaisir devant le bleu cobalt intense d'une étendue de pensées.

Les mains sales et les yeux pleins, nous rentrions lentement pour savourer encore un peu plus nos étonnements.